Émile Zola, *Lettres à Alexandrine* (1876-1901)

Agnese Silvestri

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/920>

DOI : 10.4000/studifrancesi.920

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 août 2015

Pagination : 400

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Agnese Silvestri, « Émile Zola, *Lettres à Alexandrine* (1876-1901) », *Studi Francesi* [En ligne], 176 (LIX | II) | 2015, mis en ligne le 01 août 2015, consulté le 18 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/920> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.920>

Ce document a été généré automatiquement le 18 septembre 2020.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Émile Zola, *Lettres à Alexandrine* (1876-1901)

Agnese Silvestri

RÉFÉRENCE

ÉMILE ZOLA, *Lettres à Alexandrine* (1876-1901), éd. présentée et annotée par Brigitte ÉMILE-ZOLA et Alain PAGÈS, Paris, Gallimard, 2014, pp. 819.

- 1 Par cette correspondance Alain Pagès, explorateur infatigable de l'œuvre zolienne, met à la disposition du public le corpus inédit des lettres de Zola à sa «chère femme» Alexandrine. Il s'agit de trois cent dix-huit lettres – réparties en six sections – qui couvrent la dernière période de la vie de l'écrivain. À l'exception de quelques missives de 1876, la plus grande partie du corpus doit son existence aux voyages annuels d'Alexandrine en Italie – de 1895 à 1901 – et à l'exil de Zola en Angleterre (juillet 1898-juin 1899), suite à son *J'Accuse*.
- 2 Après la publication des lettres à Jeanne Rozerot (Pagès, 2004), jeune amie de l'écrivain et mère de ses enfants, on retrouve le romancier dans l'intimité conjugale du couple «officiel». On découvre que Zola a voulu préserver ce dernier non seulement de la rupture, mais aussi d'un rapport de pure convenance sociale. Zola commente avec sa femme – de laquelle il se veut compris et soutenu –, ses multiples relations amicales et littéraires, son travail d'écriture et de promotion éditoriale (*Paris, Fécondité, Vérité*), ses collaborations artistiques (*Messidor, L'Ouragan*) et, bien sûr, son engagement dans l'affaire Dreyfus. Aux échos d'une vie intime déchirée – Zola cherche à maintenir un équilibre difficile entre les deux ménages et à panser la souffrance d'Alexandrine –, s'ajoutent les retentissements de la vie de l'écrivain célèbre et de l'intellectuel dreyfusard. Car à ce propos nous avons la chance de pouvoir suivre, au jour le jour, l'évolution de la pensée de Zola de novembre 1897 jusqu'à la rédaction de son troisième article, *Procès-verbal*; nous pouvons aussi le suivre, plus tard, dans

l'épreuve de l'exil. La lecture de cette correspondance, riche en détails et découvertes, permet une meilleure compréhension de l'engagement zolien.

- 3 Avant l'Affaire, par exemple, on voit Zola mesurer avec satisfaction le pouvoir qu'il a désormais acquis dans la sphère publique: son récit sur «Le Figaro» de sa mésaventure à la gare devient un argument de conversation national et provoque l'attention du directeur des douanes (p. 103). Pourtant, au moment où la publication de *Paris* met «en ébullition» les «cercles littéraires et politiques» (p. 224) – on lui propose le Sénat – Zola se sent «assiégé» (p. 224) et ne rêve que de paix familiale. Et encore, la prudence dont il fait preuve au début de l'Affaire est due non seulement à la conscience des risques («la plaie est trop envenimée», p. 228), mais exprime aussi, certainement, un besoin très «naturaliste» de documentation. Là où l'argumentation de Lazare échoue – «Lazare ne sait rien, ne peut dire la vérité vraie» (p. 241) –, les dossiers de Leblois l'emportent: «Les pièces qui m'ont été soumises m'ont absolument convaincu» (p. 232).
- 4 Et l'on mesure enfin mieux la souffrance de Zola pendant l'exil. La brutalité de la fuite que lui ont imposée Labori et Reinach, les incertitudes du futur, l'accablent pendant plusieurs jours d'un «tremblement nerveux qui ne cesse pas» (p. 304). Face aux difficultés de la lutte pour la justice, face à la haine qui a touché la figure de son père, son pessimisme s'accroît. L'arrestation de Picquart en septembre 1899, les vicissitudes de la Cour de Cassation l'ébranlent; la mort de son chien bien-aimé finit par le terrasser. En mars il se dit dans un «état de parfait désespoir» (p. 434), décidé pourtant à «all[er] jusqu'au bout de [son] œuvre» (p. 435). Dans ce moment de détresse, et bien qu'entouré du soutien émotif de Jeanne et des enfants, Zola n'en réclame pas moins la présence d'Alexandrine: «je ne vivrais plus, si tu ne viens pas» (p. 351). C'est loin d'être la seule surprise que réserve cette admirable édition, qui comprend par ailleurs une excellente introduction ainsi qu'une collection de notes de grande précision.